



(A). Lit sur lequel M<sup>me</sup> Steinheil était ligotée le matin du 31 mai, dans la chambre de sa fille.



(B). Petit salon séparant les chambres de M<sup>me</sup> et de M<sup>lle</sup> Steinheil. (A terre, devant le petit bureau, on distingue l'encrier renversé et le billet de banque de 50 francs ; sur l'abattant du bureau, un gant de femme.)

## LA VILLA DE L'IMPASSE RONSIN QUELQUES HEURES APRÈS LE CRIME

Photographies prises le matin du 31 mai, avant qu'aucun objet eût été déplacé, et montrant l'aspect exact des diverses chambres après la nuit tragique.

L'échéance de la fin de décembre étant une des plus importantes de l'année, nous insistons auprès de ceux de nos lecteurs dont l'abonnement expire à cette date, pour qu'ils veuillent bien ne pas attendre, pour le renouveler, les derniers jours du mois. En nous adressant le plus tôt possible leur renouvellement, ils épargneront un surmenage excessif à notre personnel au moment des fêtes de Noël et du jour de l'An, et ils éviteront en même temps tout retard dans la réception des premiers numéros de 1909.

## COURRIER DE PARIS



Quand l'Homme-qui-lit... Au fait, vous ai-je dit jamais son nom ? Je ne le crois pas. Il s'appelle Boniface. Quand il entra donc dans mon cabinet l'autre jour, je ne pus réprimer un léger mouvement d'humeur. Il le remarqua et voulut, sur-le-champ, malgré, ou plutôt à cause même de mes dénégations qui étaient trop vives pour être sincères, en savoir la cause. Et comme je voyais bien que ce que j'avais de mieux à faire pour ne pas lui laisser supposer pire, c'était de lui dire la vérité, ma foi, je la lui lâchai.

— Voici : personnellement, j'ai toujours le plus délicat plaisir à vous feuilleter, parce que vous êtes un lettré comme je les goûte, calme et malicieux. Mais quand vous me parlez de vos satanés bouquins et que vous entamez le chapitre de vos lectures, alors, je vous en demande pardon...

Je m'arrêtais.

— Eh bien, quoi ? fit-il avec bonhomie.

— Alors, vous ne m'amusez plus.

Je crus qu'il allait mal prendre la chose. Pas du tout. S'asseyant en face de moi, après s'être emparé de mon couteau à papier de prédilection pour jouer et faire des gestes avec lui, ce qui me déplaît souverainement, il dit :

— Cela ne me surprend pas. Si je m'étonnais, ce serait que vous eussiez attendu si longtemps avant que je ne vous importune. Vous avez mis à vous dégoûter de moi une courtoisie de longue haleine et une patience admirable dont je reste confondu.

— C'est trop, lui dis-je.

— Non. Je devine votre état d'esprit. Comme, avec le chiffre croissant des livres d'une part et de l'autre la multiplication des besognes quotidiennes, on n'a plus une minute à soi pour lire (et l'eût-on, que serait-il possible de lire en une minute ?) vous avez pris la lecture en horreur précisément parce que vous l'adorez et que vous ne pouvez pas vous livrer à votre passion. C'est le cas des violents amoureux. Quand il ne leur est pas permis de donner à la créature élue ou d'obtenir d'elle toutes les joies qu'ils souhaitent, ils préfèrent la haïr. C'est plus vite fait. Ils ont ainsi moins de souffrances, de privations et de regrets. Vous détestez donc à présent les livres et, par une suite toute naturelle, vous êtes, quand on vous en parle, non seulement ennuyé, comme vous me le dites sans me le dire.

— Pas du tout !

— Mais embêté.

— Oh !

— Je vous pardonne, car moi aussi, je suis comme vous. Oui, moi. l'Homme-qui-lit... je commence à en avoir...

Il éleva mon couteau à papier à la plus grande hauteur qu'il put au-dessus de sa tête. Et j'étais, je l'avoue, absolument anéanti par cette déclaration si inattendue.

— C'est à la lettre, reprit-il. Je ne peux plus lire. D'abord, je suis submergé, noyé, je coule à pic. Dans mon appartement, il m'est devenu — à moi pourtant si souple et si ingénieux — impossible de circuler à travers les murailles vacil-

lantes de livres empilés de toutes parts. Il y en a dans le salon, où je ne peux plus recevoir, dans la salle à manger, où je ne peux plus prendre les mets qui tiennent le moins de place, une asperge ou une sole, dans le cabinet de travail, où je ne peux plus travailler, dans celui de toilette, où j'ai les plus grandes difficultés, même avec une cuvette pas plus grande qu'un pot de confitures, à faire à peu près mes ablutions, parce que l'eau, dès que je fais le moindre mouvement, jaillit sur de la librairie non coupée encore qui s'entasse à terre, entre les seaux et les brocs, contre le porterserviettes : je suis obligé d'aller prendre des bains dehors, dans l'établissement triste aux portes vitrées en losange de carreaux de couleur, au faux air de villa qui sent le suicide, le savon et le liège, tout cela, parce que chez moi la baignoire est pleine jusqu'aux bords de brochés. Et il y en a aussi dans les placards, dans les armoires, sur tous les meubles, sur, dans, et sous le lit, et jusque dans les *ritirati*... J'ai bien une vaste chambre de débarras, mais elle est bondée aussi et, je ne sais comment cela s'est fait, des piles se sont écroulées toutes seules, à l'intérieur, de façon si malencontreuse qu'elles ont obstrué la seule porte par laquelle il soit permis d'accéder à cette pièce. Quand on l'ouvre et qu'on la veut pousser, on sent aussitôt par derrière une espèce de résistance élastique et presque humaine, comme s'il y avait là un apache. Ce sont eux, les chers intrus, qui ne veulent plus qu'on entre pour en apporter d'autres. C'est très effrayant. Le jour où l'on voudra savoir le fin mot de ma chambre de débarras ainsi condamnée, il faudra passer par la fenêtre et casser le carreau, après y avoir atteint de l'extérieur au moyen d'une corde à nœuds ou de l'échelle de grand secours des sapeurs-pompiers, car j'habite au cinquième. Voilà à quoi mène le livre. Car on ne se doute pas de la rapidité folle avec laquelle, sans avoir l'air de rien, il pénètre et se multiplie chez un honnête homme qui a la faiblesse de l'accueillir avec bonté. C'est à croire que, dès qu'ils sont seuls et que vous avez le dos tourné, les livres font des mariages heureux ! Cependant, vous rentrez, vous trouvez sur la table de l'antichambre un modeste paquet plat et mince, bien ficelé : Quel bonheur ! vous écriez-vous, un de plus ! un livre attachant, instructif, qui ne me coûte rien (car un livre donné en vaut deux). Et, en déchirant le papier qui l'enveloppe, vous pensez aussi que c'est une première édition. Vous êtes tout guilleret. Que ce petit cadeau se renouvelle seulement une fois par jour, vous en prenez la nonchalante habitude... vous laissez venir... Et comme, de même que le flot appelle le flot, le livre appelle mystérieusement son frère, voici qu'il en arrive bientôt deux, trois, quatre quotidiennement. A chaque petit paquet plat, vous n'êtes pas le moins du monde épouvanté : un livre ! qu'est-ce que cela ? Rien. Ah ! qu'il lui faut peu de place ! Oui, mais ce livre, unique chaque fois, finit par en faire cinq, dix mille, en un éclair d'années, sans que l'on s'en aperçoive, jusqu'au terrible matin où l'on se rend compte tout à coup du désastre et de l'invasion de la race jaune.

J'ai eu bien d'autres ennuis. Dans mon amour immodéré de la lecture, j'avais sollicité et obtenu, il y a deux ans, la faveur de parler des livres une fois par mois dans un journal de province, *la Guêpe du Beaujolais*. Je m'en tirais, je ne crains pas de le reconnaître, d'une façon charmante, au point que je trouvais peut-être un agrément plus vif encore à lire ma prose que celle du prochain. Eh bien, malgré le succès personnel et toujours grandissant que je remportais à chaque article vis-à-vis de moi-même, croiriez-vous que, récemment, le directeur de *la Guêpe* me fit comprendre, à mots très peu couverts, que ces *Flâneries biblio-*

*graphiques* — j'ai honte de le révéler, mais tant pis pour lui ! — NE PLAISAIENT PAS, oui, monsieur. Oh ! ce n'était pas ma faute ! Il me le dit, et, d'ailleurs, je le savais bien sans qu'il eût cette politesse de m'en avertir, — non, c'était la faute du public du Beaujolais et des livres, du Beaujolais qui ne veut plus lire, et du livre qui a abusé, qui a trop fait des siennes, et qui ne sait plus se faire accepter, même par la force. J'ai donc dû, à regret, je ne m'en cache pas, renoncer à ces petits chefs-d'œuvre mensuels que je leur faisais, comme en me jouant. Je m'en suis cependant consolé assez vite parce que la situation n'était plus tenable. En effet, dès que l'on avait su mon entrée à *la Guêpe* comme critique littéraire, tous les auteurs que, de près ou de loin, je connais — et ils sont nombreux ! — s'étaient mis *illico* à m'adresser très gracieusement leurs ouvrages pour que j'en rendisse compte, et, autant que possible, en les louant de toutes mes forces. Or, avec la meilleure des bonnes volontés, je ne pouvais jamais en parler que dans la proportion d'un sur cent, et en leur consacrant quelques lignes à peine. Chaque fois c'était donc quatre-vingt-dix-neuf ennemis de père en fils que me créait mon silence. On me battait froid quand on me rencontrait dans le monde, je recevais des lettres anonymes où l'on ne me mâchait pas que mes facultés baissaient. J'éprouvais d'ailleurs moi-même comme un remords véritable à répondre si mal aux espoirs qu'avaient eu raison de fonder tous ces écrivains, sur tant de flatteuses et imméritées dédicaces où l'admiration le disputait à la ferveur, et l'estime haute au respect profond. J'avais l'impression de « trahir » et de me dérober à ce qu'on attendait de moi. Malgré mon entraînement et cette habitude précieuse que j'ai de lire deux livres différents à la fois, chacun d'un œil, je n'arrivais ce pendant pas, quoiqu'en m'y employant jour et nuit, à *liquider* les tas de livres de toutes sortes et de tout calibre, prose et vers, qui tombaient chez moi, dru comme boulets. Si je disais du mal d'une œuvre, sans doute les auteurs dont je ne parlais pas étaient contents, mais inquiets tout de même, car ils pensaient : « Oserait-il aussi m'éreinter ? » Et quand je jetais des fleurs qui n'étaient point pour leur nez, ils étaient furieux de tant de parfums prodigués pour une « ordure ». De sorte que je n'en sortais pas. Vous expliquez-vous qu'en présence de ces difficultés et des brusques changements survenus dans ma paisible existence, j'ai dû prendre, moi aussi, le parti de changer ? Oui, vous m'approuvez ! J'ai fait veau neuf, maroquin neuf, peau neuve. De l'Homme-qui-lit, je suis devenu l'Homme-qui-ne-lit-pas. C'est, désormais, de ce nom, que je vous prie de me vouloir bien baptiser. Et ce miracle s'est opéré du jour au lendemain, par une décision radicale. Rien de plus digne pour les grandes passions que cette sorte de mort debout et foudroyante. L'adieu sans phrases, sans manières. Ainsi, nous voyons le collectionneur le plus sensible se séparer, tout à coup, de ses tableaux, de ses tabatières et de ses éteignoirs avec lesquels il commandait, la veille, dans son testament, qu'on l'enterrât, et les *réaliser*, l'œil sec, en trois après-midi de belle vente à la salle Drouot. Il en a eu assez. C'est mon cas. Ainsi, respirez à l'aise, ne faites plus la bouche en bas quand j'apparaîtrai... les mains et les poches vides, car, en même temps que j'ai brisé ma plume de *la Guêpe du Beaujolais*, j'ai pris l'irrévocable parti de ne plus parler livres, et je ne vous en dirai donc plus, cher et complaisant ami, un-trai-tre mott ! Êtes-vous content ?

— Du moment que je ne perds pas votre cordiale sympathie et que nous continuerons à nous fréquenter... je suis ravi !...

— A la bonne heure ! N'allez pas croire cependant que je me désintéresse, dans ma nou-